

Ces anonymes des coulisses

Jean Saint-Hilaire

Numéro 62, 1992

Scénographie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27780ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Saint-Hilaire, J. (1992). Ces anonymes des coulisses. *Jeu*, (62), 61–65.

Ces anonymes des coulisses

Jean St-Hilaire

Vide, l'espace scénique est une dictature qui implore qu'on la renverse. Les anciens ont cru un temps l'abstraire dans le seul corps de l'acteur, objet scénique prodigieusement servi par une propriété d'amalgame de l'espace et du temps, la voix. On a longtemps recréé le monde au déni de la matière, infiniment plus lourdaude et revêche alors que de nos jours, faut-il admettre. Et il s'en trouve encore pour rêver d'un dénuement d'aube : un acteur, un texte... Voilà le théâtre.

Cette noble aspiration est trop ascétique pour n'être pas suspecte. On a plus que jamais besoin de la couleur, des textures, de la forme, plus que jamais besoin du soutien plastique pour atteindre le cœur et la raison des gens. La capacité du mot à faire image se heurte à l'éclatement de la psyché moderne. Feu les certitudes, dit-on. Croissance exponentielle des connaissances, complexité grandissante des manières d'être, mise en contradiction — quand ce n'est crise — des valeurs... On ne sait plus ce qui est la vérité et on se fait avaler par la baleine du monde, pour citer de façon boîteuse Czeslaw Milosz.

La multiplicité distorsionne, un mur d'apparences s'élève là où hier s'alignaient des vérités indiscutables. Mais ce mur, il ne faut pas le laisser s'interposer entre nous et la vérité, il faut aller voir derrière. C'est peut-être la mission première de l'art que de donner forme à l'univers flou, multiforme, insolite et changeant qui s'y cache. Donner une forme à la dynamique essentiellement transitoire et fuyante des choses, c'est nantir le public d'une clé de décodage des forces qui le dépassent et le façonnent, c'est lui conférer le pouvoir, si minime soit-il, de comprendre et d'agir sur son angoisse. Pour peu, naturellement, que la scénographie qualifie avec imagination l'univers de la pièce, qu'elle le « critique » en le tiraillant dans ses faux-semblants et en déjouant nos vues trop tranquilles à son égard.

Oui donc, capitale, la scénographie. Sûr et certain.

Dans le noir sur blanc de mon journal? Moins sûr. Sur l'apport des concepteurs, pris isolément, rarement plus de quelques mots... C'est que, plus qu'au théâtre encore, le contenu compresse le contenu dans un journal. Peu élastiques, invariablement restreintes, les surfaces rédactionnelles ne permettent pas de passer en revue chacun des apports. En foi de quoi, mon jugement s'exerce plutôt dans la perspective plus globale de la mise en scène, art essentiellement collectif, c'est là ma conviction profonde, mais art où accessoires, costumes, décors, éclairages, effets spéciaux et musique sont subordonnés à la mise en faisceau finale d'un meneur de jeu, le plus ou moins *despotique* metteur en scène.

• Jean St-Hilaire est chroniqueur de théâtre au journal *Le Soleil*, à Québec.



Mais s'il est indéniablement collectif, l'art de la mise en scène n'est pas toujours collégial pour autant... Sous la première signature d'un spectacle soupire un anonymat nombreux et pensif... Bien sûr, il y a eu les grands duos complémentaires; on a encensé les Brecht-Neher ou Jovet-Bérard comme on s'attache de plus en plus, à Québec, aux complicités du metteur en scène Gil Champagne et du scénographe Jean Hazel. Mais ici encore, c'est Champagne-Hazel et non Hazel-Champagne. Mystère et emprise subtile de la hiérarchie? Relents des vieilles et banales oppositions esprit et corps ou pensée et matérialité? Comment savoir...

J'affirme pour ma part que le scénographe est un modelleur d'espace, un sculpteur des entrailles comme de l'épiderme du texte. Nettement plus qu'un exécutant, c'est un artiste tenu à une lecture personnelle. Un artiste sous contraintes budgétaires et esthétiques, mais un créateur sans l'ombre d'un doute. La matière construite vient du cœur même de nos cultures. Utilitaire ou figurative de nos aspirations et tensions profondes, elle est l'émanation de notre pensée, de notre génie descriptif et adaptatif. Nous nous acharnons à la perfectionner pour repousser la souffrance, ou, à tout le moins, en limiter les effets. Elle n'est pas moins noble que la parole, elle dit l'indicible.

En terminant, un mot sur le peu collégial collectif de mise en scène. Celui-ci s'exprime sur une place de commerce. De plus en plus, le théâtre est obsédé par le timbre de son tiroir-caisse. À juste titre.

Ce qui m'apparaît moins légitime, c'est son insistance à s'en remettre au sommet de la pyramide du spectacle (le metteur en scène) ou au pouvoir charmeur du comédien pour la promotion de ses productions. Jamais on ne nous propose de scénographes (ni de musiciens du reste) pour l'entrevue d'avant-première. Comme si on craignait pour son image à la faire défendre par des créateurs d'images sans image publique... Sauraient-ils piquer la curiosité du public, ces anonymes des coulisses? Et pourquoi pas? Faudrait peut-être essayer pour voir.

Même les feux de la scène dégagent de l'ombre. Comme nombre d'institutions, le théâtre est un nid de pouvoirs qui demandent une part de redistribution. ●

Le Faucon de Marie Laberge, dans une mise en scène de Gil Champagne, avec un décor et des costumes de Jean Hazel. Un spectacle présenté par le Théâtre du Trident en 1991.
«Mais ici encore, c'est Champagne-Hazel et non Hazel-Champagne. Mystère et emprise subtile de la hiérarchie?»
Photo : Daniel Maillard.

Quand le rideau s'ouvre...

N'était-il pas impressionnant, ce rideau de théâtre? Les flots de velours cramoisi qui dévalaient des cintres jusqu'au plancher de la scène me donnaient le tournis. En ce jeudi après-midi, nous allions assister à une représentation du *Cid*, accompagnés de nos professeurs. Pour la plupart d'entre nous, il s'agissait d'une première sortie au théâtre. Après les trois coups, le rideau s'ouvrit majestueusement et je m'apprêtai à entrer dans un monde magique. Hélas! ce qui retint mon attention, ce fut le plancher qui craquait sous le pas des comédiens, les particules de poussière qui tournaient en volutes

**Catherine
Longuemare**



• Couturière de métier, Catherine Longuemare est une spectatrice de théâtre assidue.

dans la lumière des projecteurs, sans parler des gerbes de postillons qui faisaient s'esclaffer tout un chacun. Je me sentais mal à l'aise devant ces adultes qui s'évertuaient à ne pas remarquer combien sonnaient creux les portes du décor qu'ils claquaient allègrement. Quant à la pièce de Corneille, elle me parvint de loin en loin à travers les considérations qui occupèrent mon esprit et dont la plus passionnante était celle-ci : combien de robes pourrait-on tailler dans cet immense rideau de velours rouge?

Aujourd'hui, les planchers qui craquent ne me dérangent plus; au contraire, ils font partie du plaisir de me trouver dans un lieu où malgré tous les imprévus possibles et imaginables, à l'heure dite, des acteurs vont se donner au jeu, corps et âme. Pour les soutenir dans leur folle entreprise, on aura créé des costumes, un décor, un fond sonore, des éclairages comme autant de repères et d'indices pour me permettre d'entrer dans cet univers autre. Même si je le voulais, aucune des propositions qui me sont faites ne me laisse indifférente. Je réagis aux textures des costumes, à leurs nuances, à leurs proportions, à la facture et à l'ambiance du décor, aux jeux de lumière et d'ombre, à la trame musicale. Je sais très vite, presque instinctivement, si je vais embarquer ou pas : y a-t-il cohésion entre tous ces éléments? Quand la réponse est affirmative, alors c'est l'euphorie : emportée dans ce paradis artificiel sans effets secondaires néfastes, me voici momentanément délivrée de moi-même! Et je conserve précieusement, au fil des années, le souvenir des pièces qui ont réussi cet imprévisible exploit : *l'Oiseau vert*, *la Trilogie des dragons*, *l'Idiot*, *le Cycle des rois*, *le Songe d'une nuit d'été*, *Des restes humains non identifiés...* ●

«[...] emportée dans ce paradis artificiel sans effets secondaires néfastes, me voici momentanément délivrée de moi-même! Et je conserve, précieusement, au fil des années, le souvenir des pièces qui ont réussi cet imprévisible exploit.» *La Trilogie des dragons* du Théâtre Repère figure au nombre de ces œuvres. Photo : Claudel Huot.